

Stephane P G Varennes

TRINIA

La plus grande création
de l'être humain sera-t-elle
aussi sa perdition ?

Stephane P. G. Varennnes

TINA

*La plus grande création de l'être humain
sera-t-elle aussi sa perdition ?*

© Stephane P. G. Varennes, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-0934-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À ma mère, ma femme, ma fille.
Mon passé, mon présent, mon futur.

Chapitre 1

Avec ses yeux chafouins, ses lunettes aux larges branches (dont l'une était vulgairement rafistolée avec un bout de sparadrap) et son air toujours un peu ailleurs, Rodrigue avait sans aucun doute la tête de l'emploi. Le tout empaqueté dans des costumes mal taillés et aux couleurs fades on avait du mal à croire que cet énergumène, mal fagoté, avec « son air con et sa vue basse » comme le charriait souvent Dimitri abritait l'un des esprits analytiques les plus brillants de sa génération.

Dirigeant le TGCC (TINA Global Control Center) depuis plusieurs années, il en était aussi l'un des pères fondateurs. À vrai dire, il se sentait effectivement, et à juste titre, comme l'un des « créateurs » du fameux système TINA, considérant ce dernier comme son « bébé » un peu comme si son génie avait enfanté ce système qui désormais contrôlait près de 90% des communications sur la planète.

Rodrigue avait toujours été fasciné par la communication ou plus exactement par la « récupération, compression, circulation et retranscription des données ». Le marché de la téléphonie mobile en était un parfait exemple, ayant explosé dans les années 2000, on vit alors l'émergence des systèmes à contrôle vocal, reconnaissance oculaire et autre domotique inonder les marchés mondiaux.

Toutes ces technologies de plus en plus présentes et intégrées dans la vie de chacun.

Elles faisaient déjà tellement partie de notre quotidien, que TINA était en fait un aboutissement logique à ces milliards de dollars d'investissement, toute cette matière grise réunie dans un seul but : simplifier la communication internationale, l'accès à l'information pour tous, mais surtout vendre plus !

Rodrigue travaillait alors au Centre National de Recherche Scientifique, c'est d'ailleurs là qu'il avait rencontré Dimitri, compagnon de « sandwich/yaourt » le midi, mais surtout son binôme en termes de recherche scientifique. Travaillant pour une branche spéciale au sein du CNRS, Rodrigue et sa petite équipe se concentraient sur les ondes cérébrales, leurs interprétations, récupérations et transmissions. Les applications militaires étaient évidentes et dès le milieu des années 2000, un être humain était capable de contrôler en majeure partie une prothèse par la pensée – ils commencèrent alors à travailler en cheville avec l'IRBA - Institut de Recherche Biomédicale des Armées.

Les mouvements d'un bras ou d'une jambe artificielle entièrement contrôlés par impulsion mentale retransmise ou plutôt « retraduite » en impulsion électrique, permettaient donc à ce bras de se lever, ces doigts de se refermer ou bien cette jambe de se plier.

Le cerveau humain se cartographiait chaque jour un peu plus précisément, et les impulsions électriques émises par les neurones ou connexions neuronales étaient de mieux en mieux identifiées. Non pas que l'on puisse « comprendre » le système de la pensée humaine, cela n'avait pas de sens, mais nous devenions de plus en plus capables d'analyser ces impulsions électriques neuronales, de les retraduire en un langage imagé, compréhensible.

C'est en travaillant avec des paraplégiques, victimes de ce que l'on appelle « le syndrome de verrouillage/d'enfermement » ou encore le « locked-in syndrome » que Rodrigue et Dimitri firent une découverte qui non seulement allait changer leur vie à jamais, mais aussi la communication comme nous la connaissions avant, et par extension, ils étaient sur le point de changer le monde entier.

Animée d'une jovialité de tous les instants, éclairée par un regard pétillant d'un bleu profond, de longs cheveux blonds retombant tel un drapé majestueux sur ses épaules, Angeline portait très bien son prénom. Son expression toujours un peu espiègle, son esprit vif et sa compassion pour le reste du monde en faisaient une de ces personnes dont on ne pouvait nier le charisme. Sa démarche à la fois volontaire et désinvolte faisait penser à une petite fille sautillant dans l'herbe verte d'un jardin de printemps.

C'est sans doute parce qu'elle avait souvent la « tête dans les nuages » comme le lui reprochait souvent sa mère, qu'elle ne vit pas arriver le chauffard qui venait de griller le feu rouge.

Le choc fut terrible.

En l'espace d'une fraction de seconde, sa vie venait de basculer à jamais, le chauffard quant à lui continua sa course folle, sans même un regard dans le rétroviseur.

Ce fut d'abord l'étrange angle de vision qu'elle percevait qui l'intrigua, la dérouta, comme si quelqu'un avait laissé tomber la caméra sur le sol et que les images ne captaient qu'un bout de trottoir et une rue pavée – tout semblait immobile, silencieux malgré toute l'agitation autour d'elle.

Elle mit un certain temps à comprendre qu'elle venait de se faire faucher par un véhicule et qu'elle gisait sur le sol, incapable de bouger un muscle...

Un visage près d'elle essaye de lui dire quelque chose, le regard chargé à la fois d'épouvante et de compassion, des mains la touchent, la déplacent.

Puis des lumières qui tournent, des gyrophares sans doute, d'autres visages, d'autres mains, un masque à gaz vient se placer sur son visage, puis plus rien.

Du blanc, encore du blanc, toujours du blanc.

Cela représentait bien son impression d'être enfermée dans une boîte de coton, comme flottant dans un univers immaculé, insipide et ô combien angoissant.

Consciente de tout ce qui se passait autour d'elle – ou presque – elle se retrouvait dans l'incapacité d'effectuer le moindre mouvement, prononcer le moindre son, adresser quelque signe que ce soit. L'angoisse la comprima alors comme dans un implacable étau.

Oui, cette angoisse profonde, indéfinissable et surtout inexprimable qui lui compressait l'être, cette envie, non ce besoin impérieux d'en finir – du noir, elle voulait du noir – ne plus rien voir, ne plus rien entendre et surtout, surtout, ne plus penser.

Pourquoi ? Pourquoi le destin venait-il de lui jouer ce tour d'une cruauté sans nom ? La mort aurait été mille fois préférable. Aidez-moi par pitié, que quelqu'un en finisse avec moi, débranchez les machines, injectez-moi quelque chose, quoi que ce soit mais par pitié ne me laissez pas comme ça – mon Dieu, mon Dieu pourquoi ce supplice ?

Cette supplique tournait en rond dans sa tête et la rendait folle – oui c'est ça, pour couronner le tout, elle allait finir complètement folle, emprisonnée dans cette enveloppe restant désormais sans réponse. Son propre corps se transformant en sa propre prison, son propre cercueil.

Elle attendait avec une impatience de chaque instant les rares visites dont elle faisait l'objet, le personnel médical, la famille, les amis, la femme de ménage...

Ils avaient tous ce même regard de pitié, des mines de circonstance. Ils lui parlaient, la touchaient, la secouaient parfois allant même jusqu'à lui hurler dans les oreilles, afin qu'elle se réveille, qu'elle sorte de ce coma végétatif, mais rien n'y faisait.

Elle aussi hurlait d'ailleurs, mais ce cri silencieux se perdait dans l'abîme de sa solitude, et résonnait parfois jusqu'au lendemain. Puis lassés de s'époumoner devant ce corps sans réaction, ses visiteurs s'en allaient en lui donnant un baiser sur le front ou une pression amicale sur le bras, la main. Alors, elle se retrouvait de nouveau seule avec ses angoisses, son effroi insondable, implacable que rien ou presque ne savait apaiser.

Ce petit « presque » qui réussissait à l'apaiser ou du moins la distraire, revêtait en fait la forme incongrue de la femme de ménage qui venait régulièrement nettoyer sa chambre – Odile, elle avait cru entendre une infirmière l'appeler ainsi.

Oui Odile était la seule qui lui parlait normalement, lui racontait l'espace d'un instant les petits tracass quotidiens de sa vie – les problèmes avec ses enfants, les doux souvenirs des années passées avec « son Jules » emporté quelques années plus tôt par le cancer – ce maudit crabe comme elle disait.

Odile, avec ses cheveux bouclés d'un brun profond et son foulard toujours plus ou moins bien noué autour de sa tête. Avec ses petits yeux marrons si expressifs, cette bouche en trait et aussi son embonpoint qui mettait à mal les boutons de sa blouse rose mauve, Odile était le portrait craché d'une concierge d'immeuble parisien dans les années 80. Oui, c'était bien la seule personne qui lui faisait oublier, l'espace de quelques instants, son ignoble condition. Tout compte fait, Odile était un peu comme elle – seule avec ses tracass, personne à qui parler, une exclue du bonheur pour qui la vie ne resterait qu'un long et dur labeur.

Elle ne s'en plaignait pourtant pas, elle acceptait avec un courage insoupçonné, sa condition médiocre et se reportait sur quelques menus plaisirs comme les câlins avec son chat sur le fauteuil en regardant ses jeux télévisés préférés ou bien encore ses deux petits carrés de chocolat, tous les soirs, avant d'aller se coucher. Elle s'en ouvrait facilement à Angeline, certainement parce qu'elle ne pouvait pas répondre et aussi tout simplement parce qu'enfin, quelqu'un semblait l'écouter.

Angeline la soupçonnait même de s'attarder lors de ses visites régulières pour faire le ménage, et d'un coup de balai moins décisif, d'une serpillière plus mollassonne, retardait le moment de quitter sa chambre et de se mêler de nouveau dans l'indifférence générale. L'autre jour elle s'était même assise quelques instants dans le fauteuil à côté du lit, emportée par le récit de ses vacances dans le Poitou avec son Jules – oh comme elle l'avait aimé, oh comme elle le regrettait, son bon Jules.

Et puis surtout, Odile lui allumait la télévision ! Et de surcroît, elle lui laissait, à chaque fois, la télévision allumée, au grand dam des infirmières qui pestaient toujours contre « cette fainéante d'Odile qui regarde la TV dans les chambres des malades au lieu de faire le ménage. »

Non, Odile ne regardait pas vraiment la télé, c'était surtout pour cette patiente – Angeline – qu'elle trouvait trop belle, trop jeune pour finir comme un légume

sur un lit d'hôpital, d'ailleurs en partant elle lui lâchait toujours cette même petite phrase : « Bon ben j'vous laisse la télé, ça vous tiendra un peu compagnie, allez à demain mon p'tit ange. »

Angeline lui en était d'une reconnaissance infinie, sans limites.

Si seulement Odile, elle qui se croyait inutile et sans importance, pouvait savoir à quel point ses monologues agissaient tel un onguent salvateur sur ses plaies ouvertes. Elle aurait tant voulu pouvoir le lui crier, la prendre dans ses bras et écouter les histoires de son Jules, lui offrir du chocolat...

Odile, sa seule bouée de sauvetage, en plein naufrage.

Tiens, une nouvelle tête ?

Du coin de l'œil, Angeline pouvait apercevoir la cime des branches de platane qui se balançaient lentement au gré d'une brise légère ; les feuilles rougissantes offraient un contraste étonnant avec le bleu azur en arrière-fond.

Un de ces après-midi où Angeline aurait sans aucun doute promené sa petite chienne « Pirouette » dans le parc Monceau, à deux pas de chez elle.

Le fait de réaliser qu'elle ne pourrait plus jamais promener sa petite chienne lui arracha un cri de désespoir d'autant plus déchirant qu'il était silencieux...

C'est donc par un bel après-midi d'automne que le professeur Rodrigue Mendes fit irruption dans la chambre 302. Vêtu d'une veste de costume marron clair, cravate d'un marron plus dense reposant sagement sur une chemise jaune pâle, l'air un peu défroqué et perdu, comme s'il s'était trompé d'adresse, s'approcha délicatement de son lit.

Il lui plut instantanément.

Il était flanqué d'un jeune gringalet qui le dépassait d'une tête et qui pourtant le regardait avec déférence, respect.

Il y avait aussi le docteur Darmont qui lui rendait de brèves (et de plus en plus espacées) visites ainsi que deux infirmières, qu'elle connaissait et qu'elle avait surnommées « les insipides ».

Elles effectuaient leur travail de façon professionnelle, rythmée sans aucun autre engagement que le rapport quantité/qualité des gestes nécessaires à leur tâche. Elles s'en allaient une fois leur besogne achevée, sans mot, ni même un regard.

Après un bref coup d'œil à sa feuille de soins et une auscultation rapide, celui que le docteur Darmont appelait le professeur Mendes approcha son visage du sien et la regarda fixement dans les yeux. Un peu jeune pour un titre aussi ronflant que « professeur » non ?

Elle aimait en tout cas sa posture maladroite et timide qui s'imposait comme une contradiction avec cette force tranquille qui émanait de lui, un peu comme si l'on avait placé un cœur de lion dans la frêle enveloppe d'un vulgaire chat de gouttière.

Elle adora ce regard, un regard profond, appuyé, comme s'il voulait lire à l'intérieur de son cerveau. À vrai dire, elle eut simplement l'impression que quelqu'un la regardait pour la première fois, la regardait vraiment.

Elle se perdit elle aussi dans ce regard volontaire et instigateur, tenta par tous les moyens possibles de lui envoyer une supplique autant muette que désespérée. Elle sentait que cet individu parachuté de nulle part représentait sa seule chance de s'en sortir, ou du moins, apportait avec lui une lueur d'espoir qu'elle allait convoiter et chérir dans les semaines qui allaient suivre.

La vérité est qu'elle était bien loin de se douter qu'elle était sur le point d'entrer dans une incroyable aventure qui allait changer à jamais le cours de l'humanité.

Après un rapide examen médical, Rodrigue s'adressa au docteur Darmont :

— Vous dites que cela fait environ 24h qu'elle est capable de cligner des paupières ?

— C'est exact, répondit le docteur, elle était dans ce qui semblait être un coma végétatif depuis son arrivée, mais depuis hier nous avons remarqué un changement dans son état, notamment le fait qu'elle soit capable de cligner des yeux mais aussi de bouger légèrement ses lobes oculaires. De même, nous avons noté une réaction au niveau des pupilles. C'est pourquoi nous avons fait appel à vos services professeur.

Le professeur Mendes se pencha sur la patiente allongée telle la belle au bois dormant sur ce lit anodin d'une chambre d'hôpital tout autant anodine...

Il fut d'abord frappé par ce contraste saisissant entre ce lit, cette chambre, sans couleurs et sans vie et la jeune femme lumineuse capturée dans cet écran d'insignifiance. Il se pencha sur elle et planta son regard dans ces yeux d'un bleu profond. Bien qu'aucune réaction physique ne fût décelable hormis cet écarquillement des pupilles, un clignement de paupières et ce mouvement oculaire vertical, il sut instantanément que cette patiente était bien présente et tentait de communiquer avec lui – un pressentiment peut-être, une conviction sans aucun doute.

— M'entendez-vous ? Si vous m'entendez clignez une fois des paupières pour oui et deux fois pour non. Vous comprenez ?

Un clignement.